

Roman et médiation politique dans l'Algérie coloniale. L'exemple d'*Ahmed Ben Mostapha, goumier* (1920) de Mohammed Ben Chérif.

Résumé

Dans l'Algérie coloniale du début du XXe siècle, la création littéraire pouvait aussi se fixer sur les attentes socio-politiques du groupe colonial dominant. Premier roman indigène en langue française édité, *Ahmed Ben Mostapha, goumier* (1920) de Mohammed Ben Chérif indique les limites d'une médiation politique recherchée par les élites indigènes ; cette médiation politique, si elle accompagne l'aventure coloniale, ne parvient ni à s'en détacher ni à en proposer un discours critique. L'écriture post-coloniale, dans le cas de Ben Chérif, sublime le moment historique colonial.

Dr. MERDACI Abdellali
Département de langue et
littérature françaises
Université Constantine
(Algérie)

Introduction

Une littérature indigène de langue française s'affirme dans la dernière décennie du XIXe siècle avec la publication des premiers textes de M'hamed Ben Rahal (*La vengeance du cheikh*, 1891), Omar Samar [Zeïd Ben Dieb] (*Ali, ô mon frère!*, 1893 ; *Divagations d'âmes, roman de mœurs exotiques et mondaines*, 1895 ; *Chroquis algérien*, 1893), et Mustapha Allaoua (*Le Faux talisman*, 1893). Plus post-coloniale que postcoloniale au sens où l'entend la critique anglo-saxonne¹, cette littérature va s'inscrire dans les perspectives ouvertes par la conquête coloniale française en Algérie. Si elle prend acte d'une histoire coloniale inéluctable, comme dans le cas des romans d'Omar Samar et plus tard Ahmed Bouri (*Musulmans et chrétiennes*, 1911), elle se conçoit aussi pour Mohammed Ben Chérif (*Ahmed Ben Mostapha, goumier*²) comme lieu de propositions, amendant le parcours colonial et le réinsérant dans une dynamique politique consensuelle. Le roman projette ainsi la dimension

ملخص

يرتبط الإبداع الأدبي في فترة الاستعمار الفرنسي بالجزائر بالمسعى الاجتماعي والسياسي للمستعمر المتسلط. تعد رواية أحمد بن مصطفى قومي للمؤلف محمد بن شريف أول رواية أهلية باللغة الفرنسية نشرت في عهد الاستعمار سنة 1920، والتي توصف أساليب البحث عن وساطة سياسية من طرف نخب الأهالي. وترافق هذه الوساطة السياسية الحملة الاستعمارية، فهي لن تنفصل عنها ولا تقترح خطابا نقديا. إن التأليف ما بعد الاحتلال كما هو الحال بالنسبة لـجن شريف- يتجاوز الزمن التاريخي للاستعمار.

de l'histoire coloniale, en recompose, en recourant à la démonstration fortement didactique, le déroulement et la pertinence des choix.

Du projet littéraire au projet politique

Mohammed Ben Chérif (1873-1921), caïd des caïds de la faction Ouled Si M'hamed dans la région de Djelfa, prend place nettement dans la tradition loyaliste, propre aux élites autochtones du début du XXe siècle écrivant en langue française. Il s'agit de faire oeuvre utile³, de témoigner d'une infaillible fidélité à la France⁴, tout en recensant les traits d'une société indigène, appelée à l'épreuve d'une modernité encore indiscernable. Son roman apparaît d'abord comme un roman à thèse; l'auteur, ancien officier de carrière de l'armée française, expose la position des notables féodaux sur des questions aussi importantes à l'époque que la « pacification » du Maroc, la part des Algériens musulmans dans la première guerre mondiale où la mobilisation d'une armée supplétive indigène. Ce qui dans « *Ahmed Ben Mostapha* » appartient à la fiction rejoint d'une certaine manière la trame autobiographique du romancier. Ben Chérif prend largement appui dans l'écriture de son roman sur des épisodes de sa campagne de « pacification » du Maroc, de sa captivité en Allemagne et enfin de son séjour de convalescence en Suisse pendant la grande guerre.

On trouvera dans ce roman divers points d'ancrage dans le réel, autant Ben Chérif a voulu faire d'« *Ahmed Ben Mostapha* » - et dans un style résolument proclamatoire - le carnet de route d'une élite indigène, respectueuse de la souveraineté de la France en Algérie, mais toujours en attente d'une véritable participation à la gestion politique de la colonie.

Dans son roman, Ben Chérif s'attache justement à dégager les éléments d'un mémorandum adressé à l'institution coloniale; ce mémorandum transparait dans les trois récits principaux qui constituent une manière de cahier de doléances destiné aussi bien aux autorités qu'aux lecteurs, et principalement les lecteurs autochtones :

- Le récit de la campagne marocaine (Chapitres I-VI).
- Le récit de la campagne de France (Chapitres VIII-XI).

- Entre ces deux récits, Ben Chérif a placé un récit-intermède à caractère ethnographique (Chapitre VIII). Il y prend prétexte du retour de Ben Mostapha dans sa tribu pour dresser quelques portraits de moeurs naïïes. C'est le seul chapitre du roman où l'engagement militaire est absent.

1 |- Le récit de la campagne marocaine.

On s'attache dans cette lecture de la médiation politique dans « *Ahmed Ben Mostapha* » au récit de la campagne marocaine qui est le plus explicitement informé par la marche de l'histoire coloniale française au Maghreb. Ce récit est important par la construction qu'il propose de « l'idée coloniale ». Dans la perspective exemplaire qui est celle de Ben Chérif, il développe trois réflexions politiques : sur la justification de la « pacification » française du Maroc; sur l'unité des autochtones d'Algérie et leur rapport à la puissance coloniale, enfin, sur l'opportunité de créer une force supplétive indigène au service de la France.

- Horizons politiques d'une campagne de « pacification ».

L'occupation du Maroc situe les enjeux et stratégies coloniales françaises de la fin du XIXe au début du XXe siècles. Dans les années 1890 déjà, des voix se faisaient entendre dans les milieux coloniaux de France sur la nécessité d'une « présence française » dans ce pays. En juillet 1892, le député « coloniste »⁵ Eugène Étienne estimait que « la question du Maroc était capitale pour la sécurité de l'Algérie »⁶. Peu à peu, sous son influence et avec l'appui de nouveaux groupes coloniaux, parmi lesquels se plaçait au premier plan « le Comité du Maroc », l'opinion publique française était sensibilisée à une nouvelle opération d'envergure au Maghreb.

Au Maroc, où régnait alors le Makhzen, les Allemands avaient une situation politique et économique bien établie et les Anglais étaient à la recherche d'une position. En 1893, le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* publiait un ensemble de sept recommandations sur l'état des possessions françaises émanant de personnalités du lobby colonial; la septième recommandation, relative au Maroc, envisageait notamment : « ... que le gouvernement envoie au Maroc, les agents nécessaires pour contrebalancer l'influence de nouveaux agents anglais et renforcer sérieusement nos postes du sud et de l'extrême-sud pour assurer la police des territoires encore ouverts aux intrigues marocaines et européennes »⁷.

L'occupation française du Maroc est alors décidée à la fois pour protéger l'Algérie et contrer les menaces allemande et britannique. C'est en Algérie qu'elle recrutera ses plus sûrs zéloteurs et, bien entendu, l'essentiel de ses troupes.

Ben Chérif fait partie, en 1908, des contingents algériens levés spécialement pour les opérations de « pacification » du Maroc. Officier indigène, formé à Saint-Cyr, membre du cabinet militaire du gouverneur général Jonnart, il demande et obtient son incorporation dans les troupes indigènes comme volontaire⁸. Le narrateur d'« *Ahmed Ben Mostapha* » en témoigne ainsi : « Tous les hommes sont venus joyeusement, librement, se présenter sous la direction de leurs caïds, et attendent que la commission fasse son choix parmi les meilleurs cavaliers » (p. 13).

Dans la cale du bateau qui l'emène vers le Maroc avec son goup, Ben Mostapha pense à la gloire ancienne de sa race; ses aïeux étaient de fiers guerriers. Un de ses ancêtres périt aux portes de Laghouat, en combattant les Français⁹. « Dans ce combat sans profit, tout fut honneur », estime Ben Chérif (p. 15). Le volontaire Ben Mostapha veut perpétuer le courage de ses aïeux, mais dorénavant « l'étendard vert flottera pour la gloire de la France » (p. 15).

L'argument d'un engagement résolu ? Le danger vient du Maroc, pays livré à des meneurs fanatiques et à des coupeurs de route, que la France s'apprête à « pacifier ». Le jeune Naïli entend l'appel de la France; il confie à sa femme : « L'oiseau de deuil a chanté. La mort rôde. Je ne veux pas qu'elle effleure vos têtes aimées : j'irai au devant d'elle [...] La poudre parle au Maroc. Je partirai dès l'aube. Sois courageuse; élève tes enfants et, si la chaîne de mes jours est longue, tu me reverras... » (p. 13).

Dès lors, il y a un processus de déplacement des rôles et des statuts : de colonisé, l'Indigène algérien devient un agent de la conquête française du Maroc, et ainsi il se pare des qualifications propres aux conquérants. Ben Mostapha l'explique à un captif marocain :

« Quant à nous, les goumiers, nous sommes des convaincus, éloignés des petites chicanes qui naissent entre les hommes, dans la promiscuité des villes. Nous incarnons la masse dévouée et reconnaissante, la masse fidèle à la parole donnée. Nous sommes ici des missionnaires, envoyés au-devant de vous pour crier dans toute la vérité de notre âme fraternelle, avant que le canon tonne : "Arrêtez-vous, amis, écoutez". Vous vivez dans un pays sur lequel la tyrannie et l'injustice pèsent plus lourdement que le sabot du cheval. Nous sommes les messagers de la parole du prophète, qui a dit : "Un gouvernement d'infidèles peut durer s'il est juste, un autre de vrais croyants, s'il est injuste, doit périr" » (p. 73).

Messagers de la puissance coloniale, aux premiers rangs face aux Marocains, les goumiers de Ben Mostapha sont les médiateurs de l'« *idée coloniale* ». Ils reprennent à leur compte et expliquent aux autochtones du pays les principes de justice et de tolérance appliqués par la France en Algérie. Et au besoin, ils ferraillent contre les pillards fanatisés, car comme le suggérait Eugène Etienne : « [...] il fallait également se tenir prêt à soutenir par la force la légitime action pacifique que notre situation nous donne le droit d'exercer au Maroc »¹⁰.

Si le Maroc est alors ressenti comme une menace potentielle pour l'Algérie, il est encore davantage une menace pour la civilisation française. Une civilisation française curieusement appropriée, savamment expliquée par quelques scènes de genre de la vie militaire. Et, il faut bien noter que dans « *Ahmed Ben Mostapha* », les Indigènes algériens musulmans qui nourrissent la confrontation avec les Marocains, sont forts de la leçon de quelques bonnes décennies de colonisation française de leur pays.

Les goumiers sont donc investis de la mission de porter le message de la civilisation française; ils identifient ainsi, dans un Maroc ensauvagé, soumis à des bandes de pillards, les traits de leur ennemi : « Ces maudits chiens » (p. 18), « Les Marocains se battent comme des serpents » (id.), « Une centaine de démons » (id.), « Ces gens qui rampent » (p. 20), « Les Marocains [...] ont plus de ruse que [...] de courage » (p. 33), « Le perfide Marocain s'éloigne à bride abattue, hurlant comme un possédé », « ... l'ennemi qui, déjà démoralisé par la fougue de Ben Mostapha est pressé par des goumiers, fuit en désordre, abandonnant ses morts qu'il a eu soin de déshabiller et laisser nus comme des vers » (p. 36), « Créatures sans foi dans l'âme, ni honte dans les yeux » (p. 83), « Comme des chacals affamés » (id.).

Cette réduction de l'ennemi, et particulièrement sa métamorphose animale (chiens, serpents, chacals), est conforme à la mission de désensauvagement que le goumier fait sien et qu'il remplit par procuration, au nom de la France. Ben Mostapha reproche précisément aux Marocains leur avilissement : « Cet instinct qui vous pousse à vous détruire mutuellement comme des animaux dans la forêt ! Cet instinct qui a effacé en vous jusqu'au culte de vos ancêtres dont les mœurs chevaleresques sont célébrés par ceux-là même qui furent leurs ennemis » (p. 69).

Cette péjoration de l'ennemi a souvent dans le discours de l'auteur pour contrepartie une mélioration des Français, continuateurs de la tradition ancienne des Arabes. Ben Mostapha explique au Marocain : « Nous ne sommes pas venus pour tuer, je te le répète, mais pour répandre l'idée à laquelle nos frères ont sacrifié leur vie. Nous sommes des esclaves de la pensée lointaine qu'une nation, puissante et glorieuse entre

toutes, continue avec sérénité » (p. 74). C'est grâce au lieutenant Marcin - un archétype de l'officier indigénophile - que Ben Mostapha découvre et reconstitue la mémoire éparse de la vie des Arabes, de leur gloire ancienne sous l'Islam et de leur déchéance après la chute du kalifat et l'avènement des Turcs. Le gommier mesure alors la distance entre le passé glorieux des Arabes et le présent de leurs descendants, sauvés et réhabilités par la présence française; mais la symbolique arabe flamboyante, rythmée par ses guerriers-poètes, les Antar, Bou-Awana, Chanfara, le renforce dans son arabité. Ben Chérif veut justement témoigner que l'armée française ne peut être suspecte de conversion d'âmes, ni d'acculturation de l'élément indigène. Les officiers supérieurs français n'apparaissent que sur les champs de bataille pour illustrer aux yeux des gommiers la bravoure et l'esprit chevaleresque du « noble soldat ». Ils incarnent les vertus guerrières des anciens chevaliers arabes, et les gommiers les assimilent complètement à leur groupe. L'un d'eux témoignera de cet état d'esprit des volontaires algériens sur l'image très valorisée des chefs militaires français : « Il ne leur manque que la *chahada* ».

Cette reconnaissance par l'Autre – le militaire, le guerrier français et par extension chrétien - de ce passé arabo-musulman chatoyant fonctionne pour Ben Mostapha comme un marqueur d'une identité indigène retrouvée, remembrée après le choc de la conquête coloniale et qui affirme son intégrité confessionnelle. Devant les Marocains attentifs, Ben Mostapha résume bien cette neutralité des Français face au culte musulman : « La justice, la tolérance, le droit du faible sont les mêmes dans toutes les religions, et puisque votre maghzen est incapable de vous les donner, bénissez Dieu de vous envoyer un peuple qui a fait ses preuves dans un pays voisin où vous pouvez librement mener vos pas. Partout ses actes vous diront : "Soyons frères d'intérêt; gardez votre religion et moi la mienne" » (p. 71).

Il y a en fait une naturalisation arabo-islamique du discours colonial – cette « pensée ancienne », précisément - dans l'adresse de Ben Mostapha au captif Marocain; il retrouve dans les lointaines paroles d'Amrou, lieutenant du khalife Omar, cité dans le texte, les mêmes motivations qui sont celles des Français :

- *Discours d'Amrou* :

« Ô gens de Gaza, notre Maître vous convie à accepter ses lois. Devenez nos frères d'intérêt et nous ne vous ferons aucun mal. Si vous ne voulez pas, payez un tribut annuel et nous vous défendrons contre vos ennemis. Si vous refusez, ce sera la guerre jusqu'à l'accomplissement de la volonté de Dieu » (p. 74).

- **Discours du général des armées françaises :**

« La France vous convie à accepter sa protection. Gardez vos lois, votre religion, vos mœurs, elle ne vous fera aucun mal. Les impôts serviront à mettre en valeur votre beau pays. Elle vous défendra contre vos voisins rapaces et aussi contre un ennemi plus redoutable qui se présente à vous sous le masque hypocrite de l'amitié. Lorsque vous aurez pris de vous-même une conscience claire, lorsque vous serez instruits et confiants, elle vous intéressera aux affaires publiques et peu à peu vous aurez les mêmes droits que ses enfants si vous acceptez les mêmes devoirs » (p. 75).

Dans la perspective que montre Ben Mostapha, il y a dans la démarche coloniale des Français les mêmes préceptes qui guidaient autrefois les armées de l'Islam. Dans les deux cas, le marché proposé débouche sur une soumission au conquérant,

soumission à la fois stratégique (défense du peuple soumis contre ses ennemis) et économique (paiement d'un « tribut » pour les uns, de l'« impôt » pour les autres). Dans le cas des Français, il s'agira en outre d'une soumission culturelle (« lorsque vous serez instruits... ») qui garantira à terme l'intégration des populations soumises à des structures de gestion et à des modes de vie sociale (droits et devoirs de l'individu) qu'elles méconnaissent encore. Et Ben Mostapha saisit là l'occasion de revenir sur un sujet qui aura beaucoup agité l'intelligentsia autochtone en Algérie : celui de la force et du courage que l'on prête volontiers aux Arabes opposé à la science et à la technique des Français.

Devant les prisonniers marocains, le goumier, tout à son entreprise de médiation, veut révéler la nature de l'Autre (français) face à soi-même, et il revient au singulier exemple de ses aïeux :

« Nos pères n'avaient, hélas ! aucun esprit sage et lisant l'avenir, pour les guider aux heures graves. Semblables à vous, ils courraient derrière les meneurs fanatiques et aveugles qui excitaient l'orgueil des passions héréditaires. Quand ils menaient notre peuple au bord du précipice, ils fermaient les yeux en criant à tue-tête : "Djah, Djah", menaçant les canons de leurs poings crispés; alors notre sang coulait généreux, intarissable. Nous pleurons aujourd'hui le sacrifice inutile de nos morts. Ceux-là croyaient tomber pour une cause juste, alors qu'ils n'avaient donné leur vie que pour retarder notre repos et faire naître la défiance de ceux qui, songeant à l'éclat rayonnant jeté jadis par notre race, voyaient déjà peut-être en nous les futurs collaborateurs de leur mission civilisatrice. Le monde entier le sait : le courage ne nous a jamais manqué, mais notre vaillance ne pouvait remplacer les canons, ni l'organisation que nous n'avons pas » (pp. 81-82).

Critique lucide du recul de la civilisation arabo-musulmane, de son retard technologique et reconnaissance de la portée de l'histoire coloniale présente : voilà donc le message de Ben Mostapha. Les nouvelles générations, dont il est le modèle, ont su s'allier aux conquérants pour s'imprégner suffisamment de leur intelligence et de leur valeurs techniques. Aux Marocains, réputés plus ensauvagés qu'eux, Ben Mostapha et ses goumiers apportent par délégation, la « mission civilisatrice » de la France; et, on retrouvera dans leur discours la vigueur des mots d'ordre qui ont été ceux de l'armée française de conquête en Algérie. On en a un exemple dans le dialogue entre Ben Mostapha et un prisonnier marocain, où le goumier reprend explicitement à son bénéfice l'argument la science et de la technicité qui a été celui de l'officier français de colonisation en Algérie :

- Quel est ton métier, ô Seigneur ?
- Commerçant.
- Comment vas-tu ?
- Vers l'orient.
- C'est vague.
- À quoi bon te désigner la contrée où ma mule me porte ? Notre pays vous est inconnu.

- *Je l'ignore moins que tu ne le crois* et j'apprécie peu la conduite de ses gens (pp. 67-68 ; nous soulignons).

2 - Les enseignements de la campagne du Maroc

Ahmed Ben Mostapha qui en de nombreuses occasions a fait les preuves de son engagement dans le combat pour le service de la France aura cependant beaucoup à apprendre au Maroc, notamment sur le sens de la discipline militaire et sur les profondes motivations de la présence française au Maghreb. Cet apprentissage est spontané. Au contact des Français, les hommes du goum intériorisent certaines valeurs comme l'unité et la solidarité du groupe de soldats. C'est le chef du goum, un Français, qui en fera la leçon, en réponse aux griefs d'un gommier appartenant à une tribu hostile à celle de Ben Mostapha : « Ah ! vous n'êtes pas de la même tribu. Je comprends. Va à ta place. Je t'engage à ne pas recommencer tes histoires de "sofs". Ici vous êtes tous des frères appartenant à la grande tribu des Ouled-Nayls » (p. 24).

L'auteur est sensible à cette conception qui introduit la position hiérarchique de la fédération des Ouled Nayls par rapport aux multiples tribus qui la composent; mais dans son esprit, plus qu'à une conscience supérieure du groupe social, cette approche tend à un nivellement des divers factions sous l'uniformité de l'habit militaire. L'armée française enseigne à ses gommiers la démocratie, même si celle-ci reste illusoire, tant la discipline militaire n'efface pas totalement les différences sociales et les privilèges acquis, ainsi qu'en témoigne la longue querelle entre Ben Mostapha et le gommier Kouider Boukhobza; ou encore sa vive altercation avec Aïssa de la tribu des Ouled Cheikh. À ce dernier qui lui faisait observer que sa situation sous l'habit militaire français était la même que la sienne, Ahmed Ben Mostapha, excédé, rétorque : « À mes yeux, tu resteras toujours l'ancien berger des Ouled-Cheikh » (p. 168). Pour les sédentaires ksouriens du sud comme pour les citadins des grandes villes du nord, le partage social est irrémédiable et façonne le destin de chacun. Voilà au moins un point que l'auteur de « *Ahmed Ben Mostapha* » ne concédera pas à l'ordre militaire français et à sa civilisation. Mais Ben Mostapha n'est pas dupe : divisés par d'anciennes et immuables rivalités claniques les gommiers ne connaissent une relative concorde que sous la bannière de la France. Sous l'impulsion des chefs français, il en prend conscience, non sans amertume. Devant un de ses gommiers, il observe : « Le monde a évolué sans nous ! Ouvre les yeux mon fils ! et regarde » (p. 61). En vient-il à incriminer directement la division séculaire des tribus : « ... Tous ici nous étions frères, fils de Nayls; il a suffi d'un seul homme, Kouider, pour semer la discorde et partager le goum en deux camps ennemis. Nous recommençons en petit ce que nos ancêtres ont fait en grand; tu vois, le lieutenant Marcin a raison : sans cette haine innée, nous serions peut être une grande nation » (p. 61).

Pourtant, malgré la persistance des clivages assez forts, inscrits durablement dans l'histoire des tribus, qui n'ont pu autrefois coexister que comme « sofs » antagoniques, la campagne marocaine forge les éléments d'une véritable prise de conscience de la singularité et de la cohésion du groupe. Le gommier Ben Mostapha l'explose clairement dans une réplique à son prisonnier marocain qui doutait du bien-fondé de sa présence dans la campagne de pacification française du Maroc. Ben Mostapha répond ainsi, affirmant la liberté de son engagement :

« Je me bats contre qui me plaît ! Alors, depuis que je te parle à toi, aux autres, tu n'as rien compris ? Ecoute donc obstiné ! Pendant des siècles nous avons lutté pour l'honneur, pour venger nos morts, pour jouir d'un pâturage ou éloigner l'ennemi de nos douars. Aujourd'hui tout est résumé, pensée unique, en un mot : "El Ouatan".

- El Ouatan ? répète le Marocain stupéfait.

- Oui, El Ouatan ! Et cela signifie le culte de la terre où reposent nos pères, l'amour de ceux qui nous aident à la garantir contre nos ennemis d'où qu'ils viennent; oui, l'amour sans limites pour les protecteurs de nos biens et de notre religion. Lorsque tu me vois si fier, la tête haute auprès de nos frères de France, sache que je ne me bats pas uniquement par dévouement, mais aussi pour défendre mon propre pays indissociablement lié à l'autre, la France qui a de tous temps semé, comme des étoiles dans une nuit profonde, la clarté des pensées généreuses, guides et flambeaux de l'humanité en marche vers l'Idéal » (86-87).

Cette notion de patrie (« El Ouatan ») résonne comme un écho de l'enseignement républicain de l'école française qu'a fréquentée Mohammed Ben Chérif. Cette idée de patrie n'a pas encore chez Ben Mostapha une visée nationaliste, mais reste consubstantielle de l'avenir de la France en Algérie (« mon propre pays indissociablement lié à l'autre », p. 86). Et, dans l'esprit de l'auteur comme de celui de son personnage, il s'agit plus d'une élaboration civique que politique.

Ben Chérif gomme volontairement toutes les distorsions locales qui font que la notion de patrie - fortement idéalisée - puisse fonctionner dans son discours comme un résultat pertinent de la présence française en Algérie, alors qu'elle n'est dans les faits qu'une survivance du discours scolaire. Et quel sens donner au concept ? Quelles positions y prennent les uns et les autres ? Dans « *Ahmed Ben Mostapha* », les agents de la colonisation civile - autorités civiles administratives et politiques françaises - sont curieusement absents; on n'y croise que des militaires et quelques mondaines de la haute société. Les sympathies de Ben Chérif vont naturellement aux militaires qui incarnent à ses yeux les authentiques représentants d'une France mythique et d'une patrie auréolée de gloire. Et dans cette déclaration si expressive, Ben Mostapha n'évite pas le lamento : « Mon lieutenant, j'aime la France de tout mon coeur, et quand elle envoie des officiers qui nous comprennent et nous parlent comme vous, je voudrais me faire tuer pour Elle dit Ben Mostapha, ému, pendant que deux grosses larmes coulent chaudes sur ses traits énergiques » (p. 52).

« *Ahmed Ben Mostapha* » est en effet bien en deçà du débat politique dans la colonie dans ces années 1910 où l'auteur achève d'écrire le témoignage romancé de ses années sous les armes françaises. Ses propositions politiques, comme on le verra plus bas, relativement à la levée de goums sahariens, restent bien mesurées, voire même anecdotiques face aux retombées socio-économiques que connaît l'Algérie coloniale du début du siècle, et plus précisément de cette difficile période de la Grande guerre, pendant laquelle les ressources morales et matérielles de la population indigène marquent un véritable dépérissement. L'écrivain Ben Chérif n'oublie pas qu'il est un membre de cette société féodale qui jouit, malgré sa désagrégation devant la poussée de la nouvelle bourgeoisie indigène citadine, d'une grande considération dans les assemblées de la colonie. Est-ce à cette patrie que Ben Mostapha veut convertir son prisonnier marocain – et aussi ses lecteurs maghrébins ? En tout cas, le modèle réel n'est pas aussi assuré que le modèle fictionnel.

Les propositions de Ben Mostapha

Ben Chérif montre dans son roman que dans l'Algérie coloniale, il n'y a que les militaires qui sauront aménager un cadre d'échange avec les autochtones et les

introduire dans cette « gestion participative indigène » qui est son credo. La soumission au modèle militaire français est maintes fois réitérée dans le roman. Concluant la partie marocaine de son roman, Ben Chérif s'arrête sur des hypothèses militaires qui sont plus redevables au Saint-Cyrien qu'au romancier. Il suggère ainsi de donner une meilleure organisation militaire au potentiel humain que constituent les goumiers. Il fait exposer par un officier des Chasseurs d'Afrique une théorie propre à transformer les goums de volontaires d'Algérie :

« [...] au lieu de faire venir des cavaliers vêtus de cotonnade, nous devrions suivre l'exemple des Russes et fonder une force sur laquelle le gouvernement s'appuierait; elle pourrait être mobilisée le cas échéant pour une guerre plus sérieuse que celle-ci; on apprendrait d'une façon rationnelle à ces enfants du désert la discipline, l'honneur militaire, le dévouement, toutes ces choses qui font inconsciemment de l'homme, un soldat » (p. 127).

Ainsi la France pourrait compter sur « 25000 cavaliers arabes instruits et disciplinés » (id.). Cette armée supplétive se base sur des obligations et devoirs des deux parties. Ben Chérif présente le canevas suivant :

- Les obligations du cavalier :

« Mohammed Ben Couscous fournirait un bon cheval harnaché, l'entreprendrait toute l'année, se plierait aux exercices que lui apprendrait son maître, avec l'obligation d'obéir à ses chefs pris parmi les hommes de sa tribu, instruits dans nos écoles et dont le prestige serait reconnu par lui et le dévouement par nous » (pp. 128-129).

- Les devoirs de l'État :

« L'État garantirait immédiatement à son défenseur les avantages que voici : la parcelle de terrain collective cultivée par les siens de père en fils serait bien à lui; il remettrait un plan, bornerait son terrain, mis ainsi à l'abri des chicanes. Dans le cas où celui-là ne lui suffirait pas, il en ajouterait un autre dit "d'apanage" pris dans les champs vagues qu'on nomme "arches" et dont personne ne tire fruit. Jusqu'ici l'apport numéraire de l'État est nul et il gagne un peu de tranquillité en obligeant ses sujets à vivre en paix. Pour les honneurs, on commencerait par offrir à chacun des volontaires engagés un large galon d'or ou de laine jaune on désignerait les adhérents par un nom qui sonne bien "Siouf Edoula" [Les Yatagans de l'État¹¹], "Fersanes Edoula" [Les Cavaliers de l'État] par exemple. Comme ces titres leur donneront beaucoup de considération aux yeux de leurs frères, l'État demandera s'ils désirent que cette situation privilégiée soit héréditaire, ils diront tous : "N'am Sidi" [Oui monsieur]. Alors la France aura créé une race de soldats vivant et mourant pour elle » (p. 129).

Conforter la France coloniale au prix de futiles consécration dorées au soldat indigène du goum ? Répéter à l'envi ces furieuses cavalcades de bruit et de fureur, de feu et de sang pour la seule gloire de l'Empire, comme hier en Cochinchine, au Mexique, en Tunisie ou à Madagascar ? Il n'est pas sûr que la proposition fût entendue. L'offre du capitaine Ben Chérif de créer une catégorie de paysans-soldats supplétifs dans la population indigène en prévisions de futures guerres de la France désigne une écriture sans aspérités qui a su, en 1920, trouver sa voie dans l'édition parisienne aux côtés d'ouvrages de découverte et d'exotisme qui parlaient encore de la Grande France, de l'Annam au rives du fleuve Congo.

Conclusion

Le discours politique d'« *Ahmed Ben Mostapha* » reste assez typique d'une reproduction par le colonisé des attentes mêmes du discours colonial. La médiation politique envisagée dans ce roman fonctionne sur deux plans :

- *Sur le plan externe* : le roman de Ben Chérif apparaît comme une défense et illustration de « l'idée coloniale ». Le narrateur indigène algérien d'« *Ahmed ben Mostapha* » - porte parole de l'auteur Ben Chérif - l'assume par délégation au Maroc. L'entreprise de « pacification » n'est pas alors portée au discrédit d'une histoire coloniale, mais est perçue comme un élément positif, marquant l'introduction de pays du Maghreb dans l'histoire contemporaine, celle des empires coloniaux européens¹².

- *Sur le plan interne*. La médiation politique postulée par Ben Chérif, si elle signale le niveau réel de la demande politique chez une catégorie de la population indigène, celle de la féodalité autrefois glorieuse, en marque aussi l'inanité. Abdelkader Djeghloul¹³ a pu noter les contradictions inhérentes à ce type de prise de parole politique de l'élite indigène dans l'Algérie coloniale du début du XXe siècle. Cette prise de parole fut souvent rédhitoire en raison même des espaces qui lui sont assertés : Ben Chérif s'exprimait à partir d'une double position quasi-officielle d'officier de l'armée et d'agent d'autorité, caïd des caïds de la fraction des Ouled Si M'hamed de la fédération des Ouled Sidi Cheikh.

Le roman de la médiation politique que tentait le capitaine Ben Chérif restait inopérant dans un pays, soumis aux violences du Code de l'Indigénat, dont les élites politiques étaient encore inorganisées. *Ahmed Ben Mostapha, gommier* méconnaît alors la réalité de la colonisation civile européenne en Algérie et sa politique de partage communautaire fondée sur une inégalité primordiale entre colons et colonisés ? Son discours n'excède jamais par ses attendus une dimension militaire de l'Algérie coloniale, très vite oblitérée depuis l'avènement des gouvernements civils. Roman volontairement passéiste, enfourchant les desideratas d'ordre et de notoriété d'une classe politique et sociale féodale délégitimée, *Ahmed Ben Mostapha, gommier* emprunte, pour ses lecteurs des années 1920, les chemins sinueux d'un puissant anachronisme politique.

References

1. Cf. sur cet aspect les définitions de Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin : *The Empire Writes Back. Theorie and Practice in Post-Colonial Literatures*, Londres, Routledge, 1989. On se reportera aussi pour le champ littéraire francophone à Jean-Marc Moura : *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 2005.
2. Paris, Payot, 1920. Le roman a été réédité, en 1998, chez Publisud à Paris, par Ahmed Lanasri. Les citations renvoient à l'édition originale.
3. Dans *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres. Genèse et fonctionnement*, (Paris, Publisud, 1995, p. 157), Ahmed Lanasri observe relativement aux écrits de cette période un « ton légaliste » qui fut au principe même de toute expression indigène.
4. N'est-il pas significatif que dans son *Afrique française et langue française* (Alger, Imp. Agius, 1946), Eugène Simon ne retienne de l'œuvre et de la démarche de Ben Chérif que cette profession de foi pour la France et la patrie française ?
5. Cf. sur cette notion et ses usages, voir Alain Calmes : *Le roman colonial en Algérie avant 1914*, Paris, L'Harmattan, 1984.
6. Cité par Charles-Robert Ageron dans *France coloniale ou parti colonial ?*, Paris, PUF, 1978.
7. Août 1893, cité par C.R. Ageron, oc., p. 152.
8. « Fils de grande tente », adoubé dans les palais du gouvernement général, le jeune officier Ben Chérif avait choisi l'épreuve du feu. Il importait peu que celle-ci ait des motivations coloniales.
9. C'est le cas de Ben Chérif dans les arrières-grands parents luttèrent contre l'invasion française. Djilali Sari donne l'agencement précis des derniers soulèvements des Ouled Sidi Cheikh dans *L'Insurrection de 1881-1882*, Alger, SNED, 1981.
10. *Questions coloniales*, 1^{er} décembre 1898, cité par C.R. Ageron, oc., p. 145.
11. Traductions données en notes infra-paginale par l'auteur.
12. On trouvera les développements littéraires de cette intrusion brutale de l'histoire européenne dans ce pays dans les ouvrages de Saïd Guennoun (*La Voix des monts, mœurs de guerre berbères*, roman, Rabat, Omnia, 1933 et *La Montagne berbère. Les Aït Oumalou et le pays Zaïan*, essai ethnographique, Rabat, Omnia, 1934).
13. « Cette contradiction débouche sur un équilibre instable entre l'affirmation d'un nationalisme virtuel, en pointillé et l'affirmation de la fidélité à la France », cf. « La place des militaires dans la formation de l'intelligentsia algérienne moderne. Le capitaine Ben Chérif », dans *Éléments d'histoire culturelle algérienne*, Alger, ENAL, 1984, p. 116.